

Juppé 2012

Avec (ou sans) Sarkozy?

PASCAL
LOUVRIER



JUPPÉ 2012

DU MÊME AUTEUR

Robert Brasillach, l'illusion fasciste, Perrin, 1989.

Paul Morand, le sourire du hara-kiri, en coll. avec Éric Canal-Forgues, Perrin, 1994 ; Éditions du Rocher, 2006.

Philippe Sollers, mode d'emploi, Éditions du Rocher, 1996.

Préface à Paul Morand, *Bug O'Shea*, Pocket, n° 4439, 1997.

Michel Delpéch, mise à nu, Éditions du Rocher, 2006.

Georges Bataille, la fascination du Mal, Éditions du Rocher, 2008.

Mystère Ardant, Éditions du Moment, 2010.

PASCAL LOUVRIER

JUPPÉ 2012

Avec (ou sans) Sarkozy ?

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN version papier : 978-2-268-07197-8

ISBN version pdf : 978-2-268-07676-8

*J'ai toujours su que pour réussir dans le monde,
il fallait avoir l'air fou et être sage.*

Montesquieu

1

Décembre 1995. Alain Juppé est Premier ministre, et la France défile contre ses réformes. Paris est paralysée par les grèves. Ça roule vraiment très mal, des heures de queue, pare-chocs contre pare-chocs, et de plus en plus de mécontents. L'ancien président de la République, François Mitterrand, rassemble ses dernières forces pour sortir de l'appartement de l'avenue Frédéric-Le-Play, à la moquette bleue, avec le Champ-de-Mars comme seul horizon, et un bout de tour Eiffel, folie architecturale d'un homme insulté par ses contemporains. Il flotte dans son manteau, on le reconnaît à peine, visage émacié, chapeau noir protégeant du froid vif. On l'installe à l'arrière de la limousine. Le docteur Tarot est avec lui, il ne le quittera pas, il l'accompagnera jusqu'à son dernier souffle. C'est son job, accompagner les hommes de pouvoir, les shootés à la drogue la plus dure à laquelle les hommes ont goûté, au seuil du rien. Tonton doit déjeuner avec un ami, dans un restaurant dont peu importe le nom. Du reste, même Mitterrand à cet instant précis s'en fout. Il ne mange plus, ou si peu, une huître, et encore. Non, ce qui le motive, c'est de sortir, de se prouver qu'il est vivant, de parler, si peu, mais de parler, littérature bien sûr, et politique surtout, évoquer les grands événements advenus

depuis qu'il a quitté le pouvoir, en mai 1995. Il est dans la voiture, donc, bloqué par ces interminables grèves. Elles figent Paris, les grandes villes de province, la France entière même. Et le type responsable de cette chienlit, c'est Alain Juppé. Il le connaît bien. Il l'estime. Il l'a *senti* très vite. Un type doué, le Juppé. Intelligence supérieure. Culture immense. Bosseur, toujours à l'heure. Il l'a vu à l'œuvre, Juppé a été son ministre des Affaires étrangères. Un seul défaut: trop rigide. Pas de gras. De l'os, rien que de l'os. Trop peu de chair pour encaisser les coups.

« Une trique. » C'est le terme de Tonton.

La voiture est bloquée et Mitterrand ne comprend pas l'entêtement de Juppé. Il devrait sortir de l'affrontement, à tout prix. Il pense ça, l'enfant de Jarnac, après quatorze ans au pouvoir. Sortir du borbier, en finir avec ce Vietnam social. La France n'est pas un pays qu'on réforme. C'est un corps qui s'enlise doucement. C'est une disparition progressive, lente, très lente. Parfois, si, il est nécessaire d'intervenir, avec les mots creux, les phrases molles, il faut déboucher une narine obstruée par la sinusite chronique, une toute petite intervention, avec de grands effets de manche. Nettoyer la narine d'un mammoth avec un coton-tige. Ne jamais tenter davantage.

Juppé, lui, a décidé d'en finir avec l'immobilisme. Il impose à la France quatre grandes réformes: celle de l'assurance-maladie; celle des régimes spéciaux de retraite de la SNCF ainsi que sa régionalisation; celle aussi du financement de la Sécurité sociale. Sans oublier de ramener les déficits publics de 5,6 à 3 % en moins de trois ans pour respecter les conditions du traité de Maastricht et être à l'heure pour le passage à la monnaie unique, l'euro, le 1^{er} janvier 2002.

Une réforme, c'est déjà le risque de conduire plusieurs centaines de milliers de personnes dans la rue. Alors quatre !

Avec un Chirac qui ment comme il respire et se dégonfle au premier coup de pétard, c'est sacrément osé. Avec une majorité parlementaire meurtrie par la guerre fratricide entre balladuriens, désormais dans le désert de Gobi, et chiracquiens sauvés par la vitalité de leur chef dopé à la Corona et à la tête de veau, c'est suicidaire. Juppé, dont l'image n'est pas bonne naturellement, est dans une position insoutenable. Et Mitterrand, recroquevillé dans son écharpe rouge, décédément, ne comprend pas son obstination.

Mais le locataire de Matignon n'est pas décidé à mettre moins de citron dans son Perrier, sa boisson favorite. Il va donc alimenter le caractère versatile du peuple. Les manifestants sont de plus en plus nombreux à vitupérer contre sa politique. Plus tard, une fois président de la République, et après avoir réformé les retraites, Nicolas Sarkozy lancera à son sujet : « Juppé, c'est bien lui qui avait réussi à la fois à reculer sur les réformes et à mettre 2 millions de personnes dans la rue. » Et d'ajouter : « Il incarne cette droite que les Français détestent. » Quinze jours plus tard, il le fera numéro 2 du gouvernement !

En décembre 1995, c'est certain, les Français le détestent. Dans les rues de Paris, on voit s'agiter son effigie affublée d'une veste dont les poches débordent d'une multitude de billets de banque, vingt francs à l'époque, cernée de pancartes sur lesquelles on peut lire : « Et un sommet social, sans sommet et sans social... Après la grève et sans les grévistes, ça vous va ! » Le dialogue est en effet rompu. Le mur n'est pas loin. Lorsqu'il rentre chaque samedi à Bordeaux, dont il est maire depuis juin 1995, le Premier ministre voit ces mêmes effigies brûlées sur la place de l'hôtel de ville. Les manifestants crient : « Juppé, salaud ! » Mais l'homme ne vacille pas. Un pantin qui part en cendres et quelques slogans hostiles n'auront pas raison de sa pugnacité.